

LE COLORISTE

Le bel automne a peint la forêt tout entière !
Tous les fruits sont vermeils et les épis sont d'or.
Il a semé partout plus de richesse encor ;
Laisant plus de beauté qu'à la saison dernière.

Tous les arbres sont teints de multiples couleurs ;
D'un plus vif coloris, la feuille est écarlate,
Et toute la nature en son triomphe éclate,
Belle et parée autour de mille autres splendeurs !

L'astre d'or, sans sa flamme et ses rayons torrides,
Prête à l'azur des cieux un séduisant éclat !
Et redonne à la rose un plus riche incarnat,
Une teinte plus vive et des reflets splendides !

Un soir... sous la feuillée, à travers les buissons,
Un bruissement timide aussi... s'est fait entendre ;
C'est l'écho d'un secret mélancolique et tendre ;
C'est l'amoureux zéphyr, qui redit ses chansons.

L'oiseau frileux revient au nid de la chaumière :
Loin des rudes frimas à couvrir des vents !
Il y revient, poussé par l'haléine des autans !
Jusqu'au séjour soyeux où jaillit la lumière.

C'est aux beaux jours d'automne, où paraît ce tableau,
Qu'on voit au fond du cadre un humble paysage,
Que laisse sur sa route un oiseau de passage,
Dont l'aile frémillante a servi de pincean.

Hahnville, La. 1901.

ULLA.

SILHOUETTE LITTÉRAIRE

M. WILFRID LOCAT

A notre époque, où s'exhibent tant de réputations surfaites, on éprouve toujours une légitime fierté à rendre hommage au véritable mérite. Aussi, LE MONDE ILLUSTRÉ s'estime-t-il heureux de présenter aujourd'hui à ses lecteurs M. Wilfrid Locat, comme littérateur distingué, et artisan de lui-même.



Photo. Lapres & Lavergne

Au coin de terre qui nous a vus naître se rattache souvent le secret des qualités ou des défauts qui nous caractérisent. Ainsi, le site pittoresque et enchanteur de Saint-Henri de Mascouche était bien propre à favoriser le tempérament poétique de Wilfrid Locat. De blanches maisonnettes, gracieusement assises sur les bords d'une rivière aux eaux pures et chassieuses, la verdure et les ombrages de frais bosquets remplis d'oiseaux, la majesté de vastes plaines cultivées, en un mot les charmes multiples de la vie champêtre, tout semble avoir concouru à imprimer dans l'âme de l'enfant des goûts artistiques et littéraires.

A l'enfance joyeuse et calme succéda une jeunesse sombre et troublée. Après de courtes études, à l'école du village natal, le jeune Wilfrid devint le soutien de ses parents, et il mit courageusement son énergie au service des siens, sans toutefois renoncer à la culture de son intelligence. Ne pouvant se procurer l'assistance d'aucun professeur, il se dit : " Je m'instruirai

moi-même." Puis il se mit à l'œuvre, et le succès couronna ses efforts.

Depuis nombre d'années, M. Locat collabore au MONDE ILLUSTRÉ, et nos lecteurs ont pu déjà apprécier plusieurs de ses travaux littéraires.

C'est à des sujets où la rêverie se mêle à la tristesse que le fin lettré s'adonne de préférence. On dirait une âme qui a traversé bien des douleurs et qui prend plaisir à s'apitoyer sur les misères d'autrui. Vous verrez rarement M. Locat glisser à la plaisanterie, car pour lui la vie n'est pas une comédie : elle est un drame grave, où tout porte à la pensée et à la réflexion.

Un fond sérieux distingue donc les écrits du littérateur dont nous traçons la silhouette. Quant au style, il est généralement alerte, délicat, imagé et révèle la nature du poète. Les légères imperfections qu'on y remarque donnent un caractère personnel à l'écrivain : elles rappellent la marche ardue d'un beau talent, abandonné à lui-même, à travers les difficultés de l'art.

OSWALD MAYRAND.

LA COURONNE

I

Aux longues stations sur les bancs de l'école, le petit Siffrein Costulat préférait les livres de lecture à travers les garrigues, les heures de guet près de la mare aux micocoules, où de si pimpants rouges-gorges, de si sémillantes mésanges venaient se prendre à la pipée. Il aimait à courir sur les rocheuses collines, parmi les touffes poudreuses de lavande ou de férigoule, dont les senteurs sauvages se mariaient fortement aux émanations salines de la mer, cette Méditerranée azurée qui frangeait de la cote escarpée d'un bouillon de dentelles. Une de ses grandes joies était encore de s'embarquer avec les pêcheurs du village qui l'emmenaient volontiers, aimant le gamin pour sa figure rieuse, sa gaieté primesautière, et surtout son amour de la mer.

Ces escapades lui faisaient bien un peu redouter l'accueil réservé au logis ; aussi rentrait-il tête basse, se glissait-il silencieusement par l'huis entre-bâillé et se faisait-il petit, sous le regard sévère du père, humble ouvrier qui se tuait à la peine.

Sur un geste, il se réfugiait dans le galetas qui lui servait de gîte et faisait mine de dormir quand, la nuit, sa mère, les yeux rougis par les larmes, lui apportait en cachette le souper dont on l'avait privé et le baisser qui pardonne. Alors, cédant à l'élan de son cœur, il entourait de ses bras le cou de la pauvre femme et promettait d'être sage. Mais bientôt survenait un matin où le ciel était pur, le soleil radieux, les oiseaux chantaient en liberté, et ses bonnes résolutions s'envolaient à leur suite...

Un soir, comme il rentrait, sans trop d'appréhension, ayant fait coïncider son retour avec la sortie de l'école, il s'arrêta stupéfait.

Son père à Marius Costulat était étendu sur son lit ; à genoux, à genoux reconvert, Siffrein vit pleurer sa mère.

Le moribond reconnut le pas de son fils, ouvrit ses yeux appesantis et l'appela d'une voix expirante.

Le petit Siffrein s'approcha timidement, plus surpris qu'effrayé ; son imagination d'enfant ne se rendait pas compte de la mort.

— Mon enfant, dit Marius, en posant sur la tête embroussaillée du blondin ses doigts calleux d'ouvrier, déjà raidis par l'agonie, mon enfant, je vais mourir. Je ne veux pas te gonder à la mort, mais tu as encore manqué la classe aujourd'hui. Je le sais, car je t'ai envoyé chercher. Tu n'étais pas là quand le curé est venu m'apporter les derniers sacrements ; j'aurais pu mourir sans t'avoir béni...

Le père s'interrompit dans un râle.

Le petit Siffrein pleurait toutes ses larmes.

Il ne comprenait pas bien ce que c'était que de mourir, si ce n'est qu'on emportait son père au cimetière et qu'il ne le verrait plus, qu'il serait éternellement absent, et une émotion lui serrait la gorge, l'envahissant tout entier, comme à l'approche d'un mystère grand et terrible.

Le mourant reprit :

— Tu vas rester seul avec ta mère. Nous avons vécu bien pauvres, après moi vous le serez encore. Écoute-moi Siffrein ! si tu veux que je m'en aille moins triste, promets-moi de ne plus faire pleurer ta mère.

— Oh ! père je te le jure ! sanglota l'enfant.

Et son front, se penchant sous la main agonisante qui le bénissait, vint s'appuyer sur les lèvres du mourant et reçut son dernier souffle dans un baiser.

II

À l'heure des funérailles, il ne restait pas un sou vaillant au logis. En dehors de la stricte ordonnance, le convoi de l'ouvrier n'eut qu'une messe dite par le curé de la paroisse, qui aimait les pauvres gens. La mère Costulat suivit le défunt, tenant dans sa main la main du petit Siffrein.

Il ne pleurait plus, l'enfant, mais sa figure espiègle avait pris tout à coup un grand air de gravité et de force.

Après l'absoute, la bière descend dans la fosse, avec un râlement de cordes ; l'eau bénite tombe comme des larmes sur le sapin grossier ; puis, un bruit sourd se répercute, la terre recouvre et recouvre les planches.

Chacun s'est retiré. Seuls, la veuve et son fils regardent le fossoyeur combler la fosse.

Chaque pelletée tombe, lourdement, sur le cœur de la pauvre femme.

Enfin, l'homme a fini ; il plante sur la terre la modeste croix de bois noirci, essuie son front moite du revers de sa manche, ramasse ses outils et s'en va en ébauchant discrètement un salut commisérateur ; le bruit de ses sabots grince sur les galets de l'allée, puis s'étouffe dans les terres meubées de sépultures qu'il enjambe pour raccourcir sa route.

Ils sont seuls, bien seuls, l'orphelin et sa mère.

Alors, celle-ci regarde avec désespoir cette terre amoncelée, cette croix à peine dégrossie et murmure :

— Pas même une couronne !

Siffrein ne répondit pas.

III

Le père Bartholasse, le vieux maître d'école, fut, de ce jour, surpris par l'assiduité et l'application de Siffrein.

Il ne crut guère pourtant à la conversion complète du plus vagabond de ses élèves. La secousse de la catastrophe qui avait frappé les Costulat lui expliqua la sagesse des premiers jours ; mais, le printemps venait et il était convaincu que les premiers nids auraient vite fait de reconquérir l'enfant à sa chère école buissonnière. Il n'en fut rien : de plus en plus, Siffrein travaillait ferme et regagnait le temps perdu ; bientôt, il fut le premier de sa classe.

Le maître d'école s'en ressentit tout heureux, car il s'intéressait à la veuve et jusqu'alors la plaignait d'avoir pour fils un pareil garnement.

Le jour de la distribution des prix, Siffrein demanda à sa mère de l'accompagner à l'école : elle refusa d'abord, ne voulant pas traîner son deuil en public ; mais le fils mit tant d'insistance dans sa prière qu'elle finit par lui céder.

— A quoi bon, pourtant ? se disait-elle, le petit n'aura rien : il a perdu la bonne moitié de l'an.

Et elle alla se ranger dans l'angle le plus reculé de la cour où avait lieu la cérémonie...

Mais qu'a-t-elle entendu ? C'est bien Siffrein Costulat que le père Bartholasse appelle ! Oui, le voilà sur l'estrade !

M. le maître l'embrasse et lui pose sur la tête la couronne de feuilles vertes ; et on l'appelle, on l'appelle encore, son petit Siffrein ; et il est là, devant elle, lui présentant ses palmes et son front...

La mère Costulat pleure—ces larmes consolent des autres—et pour la première fois depuis longtemps, une flamme de joie et de vie passe dans ses prunelles.

La cour se vide aux sons de l'Orphéon communal ; la veuve s'éloigne, appuyée sur le fils dont elle est fière.

Mais quoi ? quand elle veut prendre le chemin du logis, son Siffrein la retient et l'entraîne.

Où veut
— Vient
Elle se
Ils sort
tière ; il
celui qui
Retours,
— Tiens
L'ÉCO
L'École
tembre, c
sance ré
Selon l
tions ann
Les off
Gonzalve
secrétaire
Dumont.
Comme
1895, est
diens-fra
littéraire
et de l'ar
A cette
membres
juste hon
M. G.
G.-A. D
Charbon
posse ju
l'hon. ju
magistrat
chef vén
L'hon.
de cœur
varier l'a
trent son
compre
sa famill
Comm
grand et
l'honneur
le regret
restent g
pierres d
Elz
J.-B.
comtés
Législat
prieaire
et Elzéa
Le Cana
M. Dori
des acte
Le 31
trérent,
et, après
épices, s
Le fa
Chaubr
Gérin fu
commis
antagon
Dorion,
de la fa
"durant
U
L'abb
nard de